

Revue française de Psychanalyse
Arguments des thèmes des numéros à venir

Programmation

2023

numéro 3/2023 : Les restes

argument ci-dessous, publié en novembre 2021, date limite d'envoi des manuscrits : 15/11/2022

numéro 4/2023 : Les sublimations

argument ci-dessous, publié en mai 2022, date limite d'envoi des manuscrits : 15/01/2023

2024

numéro 1/2024 : L'hystérie, encore ?

argument ci-dessous, publié en juillet 2022, date limite d'envoi des manuscrits : 15/01/2024

numéro 2/2024 : Incertitudes et convictions

argument ci-dessous, publié en novembre 2022, date limite d'envoi des manuscrits : 01/09/2023

numéro 3/2024 : Voyages et frontières

l'argument sera publié en décembre 2022, date limite d'envoi des manuscrits : 15/11/2023

Les arguments des thèmes programmés

RFP 3/2023

Argument du thème : Les restes

date limite des manuscrits : 15/11/2022

Riadh BEN REJEB* et Monique SELZ**

Riadh Ben Rejeb, 94 Bd du 9 avril, 1007 Tunis – Riadhbenrejeb@yahoo.fr
Monique Selz, 21 rue Castagnary 75015 Paris – monique.selz@gmail.com

« Les restes », thème proposé pour un numéro de la RFP, est un terme générateur d'associations foisonnantes. Et s'il n'appartient pas en tant que tel au corpus métapsychologique, il renvoie cependant d'emblée à quantité de concepts conçus et développés par Freud tout au long de son œuvre. On s'étonnera de constater qu'aucun dictionnaire ou vocabulaire de la psychanalyse ne s'est arrêté dessus. Seul, le livre *Traduire Freud*, produit par l'équipe de traduction de Jean Laplanche, y fait référence (Bourguignon *et al.*, 1989). C'est dans cet ouvrage que l'on trouve les différents emplois qu'en fait Freud, selon trois formules principales : *Tagesrest*, reste du jour (ou reste diurne), *Erinnerungsrest*, reste mnésique, et *Wahrnehmungsrest*, reste de perception, auxquelles on peut ajouter de nombreux autres termes ayant un sens proche comme reliquat, vestige, résidu, relique, etc. (Bourguignon *et al.* 1989, p. 331).

En français, « reste » vient du verbe latin *stare* qui signifie : se tenir debout, durer, persister et du préfixe *re* qui a une valeur intensive et qui renforce l'idée de se fixer, durer. Donc *re-stare* renvoie à ce qui subsiste, ce qui demeure, ce qui continue. Ainsi, « les restes diurnes » sont ce qui du jour demeure dans la nuit du rêveur.

On peut situer les premières utilisations de la notion, très présente dans l'œuvre freudienne, sous la forme des « restes ou traces mnésiques » d'abord dans *Les psychonévroses de défense* (1894a). Puis, dans *l'Esquisse*, quand il s'agit d'explorer le mécanisme de la pensée, Freud écrit : « Il ne fait aucun doute que le processus de pensée laisse derrière lui des traces permanentes » (1985c, p. 643) ou encore « il est indéniable que le fait de penser à un thème laisse des traces extraordinairement significatives pour une réflexion ultérieure » (1985c, p.683). Ensuite, dans les *Lettres à Fliess*, dans ses recherches sur l'étiologie de l'hystérie ou sur la mémoire, il écrit : « les scènes de l'hystérie surviennent [...] là où la traduction en représentations de mot fait défaut aux restes mnésiques » (1985c, p. 241) et « le matériel présent sous forme de traces mnésiques... » (1985c, p. 264), textes dans lesquels apparaît déjà la question de la traduction ou non de ces restes. Mais c'est sans doute principalement dans *L'interprétation du rêve* (1900a) qu'apparaît avec le plus d'insistance la notion de « restes du

* Professeur de psychopathologie clinique à l'Université de Tunis ; Directeur du Laboratoire de psychologie clinique ; Président de l'Association Tunisienne pour le Développement de la Psychanalyse (ATDP), Centre allié auprès de l'IPA ; psychanalyste membre de la SPP.

** Psychiatre, psychanalyste membre de l'APF.

jour » et de « traces mnésiques ». Viennent ensuite *Les trois essais sur la théorie sexuelle* (1905d) et *L'inquiétante étrangeté* où il est question des « restes d'activité psychique animiste » (1919, p. 193). Plus tard, lors du tournant de 1920, les souvenirs, s'organisant différemment, exposent à la compulsion de répétition. Enfin, la *Note sur le « Bloc magique »*, (1925a) propose une illustration du fonctionnement de la mémoire.

Dans la lettre à Fliess du 6 décembre 1896 (2006, p. 263-273), Freud distingue trois formes de traces : la mémoire perceptive, nommée matière première pulsionnelle en 1920, la trace mnésique conceptuelle, située dans l'inconscient, secondaire à un certain travail psychique effectué et la mémoire liée aux traces verbales, correspondant au préconscient, susceptible de devenir souvenir. C'est à cette occasion qu'il parle de « fueros » pour désigner les traces restées sans élaboration, témoins d'expériences précoces d'insatisfaction. Ces traces, non transformées, non psychisées, non traduites, se révèlent par diverses compulsions de répétition qui ramènent sur le devant de la scène ces « événements n'ayant pas entraîné de satisfaction », donc « au-delà du principe de plaisir » (Freud, 1920). D'où l'intérêt de l'expression utilisée par Laplanche « les restes intraduits ou détraduits » (1987/1992). Nous pouvons aussi retenir les tentatives de Freud pour élaborer une théorie de la mémoire et de la remémoration, d'où provient la démarche analytique qui s'évertue à rechercher la « réalité du souvenir » et à reconstituer avec acharnement ce qu'il nomme la « réalité historique », ces traces de l'infantile restées immobilisées, non transformées. Mais pourquoi cette ténacité à tenter de combler les « lacunes » de la biographie de Léonard de Vinci (1910), si ce n'est pour confirmer ses hypothèses théoriques ?

Ce sujet de la théorisation de la mémoire pose aujourd'hui de vraies questions sur ce que peut être l'analyse : remémoration, remobilisation, construction et pour certains, traduction des souvenirs oubliés, enkystés, des traces mnésiques, et/ou appropriation de son monde interne grâce à l'élaboration du vécu dans « le hic et nunc » (Roussillon, 2003).

Pour Françoise Coblence (2014), le reste renvoie à la partie incomprise de l'objet. Lié au pulsionnel et marqué par l'étrangeté, il est une chose non reconnaissable, non représentable et non intelligible et donc inassimilable. C'est une « chose » qui ne passe pas, qui constitue une impasse dans la transmission et qui résiste à la transmission. Peut-on rapprocher cette conception de celle de Lacan, pour qui « le reste » serait un des aspects de l'objet *a*, défini à la fois en tant que *fonction* (difficile à atteindre) et en tant que *résidu* des jouissances initialement perdues (Kaufmann, 1998, p.175 et p. 374). Il peut renvoyer à des fragments de pulsions partielles et entretenir du coup des liens avec la répétition.

Cliniquement, comme chacun sait, l'hystérique souffre de réminiscences... Même si ce n'est pas aussi simple, il n'empêche qu'il s'agit bien de signifier que le symptôme, quel qu'il soit, hystérique ou autre, a bien quelque chose à voir avec les traces, les souvenirs, ou disons les restes. Les « restes inanalysés » conduisent César et Sàra Botella à dire qu' « une cure terminée est une analyse inachevée » (Botella et Botella, 1997). Si, comme le souligne Marie-Lise Roux (Roux, 1997), toute rencontre laisse un reste, ne serait-ce que la persistance de la sensorialité pulsionnelle infantile, quel peut être le devenir de ce reste : refoulé, sublimé, symbolisé, source de créativité artistique ou de répétition ? Et l'on pourra s'interroger sur la place des restes dans ce qui touche à la part inélabourée du traumatisme, ainsi qu'à la psychopathologie transgénérationnelle (Lebovici, 2009). Les symptômes peuvent être révélateurs de ce qui a été tenu secret dans la tentative de l'effacer de la mémoire. Ainsi en est-il des non-dits portant sur des deuils, suicides, viols, incestes, adultères, etc.

Sur un plan plus général, les restes sont des témoins du passé. Objets de transmission consciente et/ou inconsciente, ils entretiennent la filiation et rendent compte d'époques historiques et d'événements réels ou non de la vie de famille. Ils peuvent alors dépasser le sens de résidu et prendre une valeur intrinsèque et ineffaçable car glorieuse et/ou sacrée.

Enfin, concernant directement la cure, il y a lieu de s'interroger sur les enjeux de la rencontre analytique, de la transmission et sur ce qui constitue l'amour de transfert mais aussi sur la place des restes inanalysés dans la réaction thérapeutique négative.

Références bibliographiques

- Abraham N. et Torok M. (1978). *L'écorce et le noyau*. Paris, Aubier-Montaigne.
- Botella C. et Botella S. (1997). L'inachèvement de toute analyse. Le processuel : introduction à la notion d'irréversibilité psychique, *Rev Fr Psychanal* 61 (4) : 1125-1144.
- Bourguignon A. et al. (1989). *Traduire Freud*. Paris, Puf.
- Coblence F. (2014). D'un reste inassimilable. *Rev Fr Psychanal* 78 (5) : 1429-1437.
- Eiguer, A. (1997/2013). (dir.). *Le générationnel : Approche en thérapie familiale psychanalytique*. Paris, Dunod.
- Freud S. (1894a) *Les psychonévroses de défense*. *OCF.P*, III : 3-18, Paris, Puf.
- Freud S. (1895/1956). Esquisse d'une psychologie scientifique. *La naissance de la Psychanalyse*. Paris, Puf.
- Freud S. (1985c[1887-1904]/2006) *Lettres à Wilhelm Fliess : 1887-1904*. Paris, Puf.
- Freud S. (1900a [1899]/2003). *L'interprétation du rêve*. *OCF. P*, IV, Paris, Puf.
- Freud S. (1905d). *Trois essais sur la théorie sexuelle*. *OCF.P*, VI, 59-181, Paris, Puf.
- Freud S. (1910c/1993) Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci. *OCF. P*, X : 83-164. Paris, Puf.
- Freud S. (1919/1971). L'inquiétante étrangeté. *Essais de psychanalyse appliquée* : 163-210. Paris, Gallimard.
- Freud S. (1925a). Note sur le «Bloc magique ». *OCFP*, XVII : 137-143. Paris, Puf.
- Kaës R. ; Faimberg H. ; Enriquez M. et Baranes J.J. (1993/2013). *Transmission de la vie psychique entre les générations*. Paris, Dunod.
- Kaufmann P. (1993/1998). (dir.). *L'apport freudien. Éléments pour une encyclopédie de la psychanalyse*. Paris, Larousse.
- Laplanche J. (1987/1992). *La révolution copernicienne inachevée*. Paris, Puf.
- Lebovici S. (1989). Les liens intergénérationnels (transmission, conflits). Les interactions fantasmatiques ; in S. Lebovici et F. Weil-Halpern, *Psychopathologie du bébé* : 141-148. Paris, Puf.
- Lebovici S. (2009). *L'arbre de vie. Éléments de psychopathologie du bébé*. Toulouse, Erès.
- Mijolla De A. (2003). *Les visiteurs du Moi*. Paris, Les Belles Lettres.
- Roussillon R. (2003) Historicité et mémoire subjective. La troisième trace. *Cliniques méditerranéennes*, 67 (1) : 127-144.
- Roux M.L. (1997). L'art d'accommoder les restes. *Rev Fr Psychanal*, 61 (4), p.1121
- Schützenberger, A. A. (1998). *Aïe, mes aïeux !* Paris, Desclée De Brouwer.

RFP 4/2023

Argument du thème : Les sublimations

date limite des manuscrits : 15/01/2023

JEAN-LOUIS BALDACCI*

46, rue de la Clef, 75005 Paris – jlbaldacci@gmail.com

Deux précédents colloques de Deauville ont déjà abordé le thème de la sublimation. Le premier, en 1997¹, à propos de la finalité de la cure et le second en 2016² interrogeait les rapports de la transitionnalité et de la sublimation. But et objet de la sublimation, projet et productions ont donc déjà animé nos échanges. Particulièrement problématique était apparu le singulier du but – celui d'une satisfaction détournée – et le pluriel des objets créés. Quant à l'origine, la source pulsionnelle du processus, restait à savoir si elle pouvait se suffire du singulier étant donné le polymorphisme de la sexualité infantile. Diversité des œuvres de culture et polymorphisme pervers nous ont donc fait choisir de remettre la sublimation sur le métier, mais cette fois au pluriel.

Certes, Freud fait de la sublimation au singulier associée au refoulement et à l'identification l'un des trois piliers nécessaires à l'édification du moi. Le refoulement en déterminerait la topique, la sublimation l'économique et l'identification ouvrirait à la représentation dynamique et conflictuelle produite par l'équilibre instable des deux premiers processus. Car cet équilibre est difficile à trouver. Le refoulement essaie de contenir le pulsionnel lorsqu'il se heurte à l'impossible et à l'interdit. La sublimation essaie de traiter ce qui de la pulsion ne peut trouver d'issue dans la seule expérience de satisfaction. Elle utilise pour cela la desexualisation, le détour et la resexualisation via le corps et le langage de l'investissement d'objets de remplacement. Enfin, l'identification³ ouvre la soupape imaginaire de la représentation et du rêve pour soutenir l'action adéquate vers l'objet. Mais ces trois mécanismes sont profondément intriqués et l'altération de l'un vient entraver les deux autres. En particulier, trop ou pas assez de refoulement, des objets externes trop semblables voire trop différents, viennent troubler le couple desexualisation/resexualisation à la base du processus sublimatoire et contrarier l'issue identificatoire et la mise en représentation.

Dans l'attente du possible, la sublimation essaie de trouver l'issue en créant et en utilisant des objets de substitution susceptibles de participer à la construction identitaire du moi grâce à la reconnaissance sociale qu'ils peuvent susciter. En fonction des dons, des fixations traumatiques et des complaisances du hasard, s'ouvre le champ de ce que Freud nomme « les innombrables sublimations ». Parmi celles-ci se dessinent des types de sublimations qui font écho aux grandes étapes de la genèse du moi : sublimation par la magie de l'illusion, sublimation religieuse et guerrière, sublimation artistique participant au deuil de l'objet perdu. Dans ce parcours, la sublimation prend effectivement de multiples formes mais conserve un but, toujours le même : préserver l'intégrité narcissique tant individuelle que collective en accord avec les exigences pulsionnelles. Sur cette base narcissique, se rencontrent histoire indivi-

* Psychiatre, psychanalyste, membre titulaire formateur de la société psychanalytique de Paris. Il a été Médecin directeur du Centre de consultations et de traitements psychanalytiques Jean Favreau de 2000 à 2015, expérience dont rendent compte ses travaux sur la consultation psychanalytiques.

¹ RFP LXII, 4, 1997.

² RFP LXXXI, 3, 2017.

³ Identifier, imiter, jouer, s'identifier.

duelle et histoire culturelle, comme s'influencent réciproquement les aléas du travail de culture et les sublimations personnelles.

Magie, conquête, deuil, à chacune de ces étapes, un dénominateur commun, celui de la recherche d'une indépendance et d'une toute-puissance : toute-puissance de la pensée magique et de l'hallucination, toute puissance de la croyance et de l'exploration motrice volontiers sadique et destructrice, toute puissance de la créativité et de la représentation. On conçoit alors qu'avec une telle valence narcissique fondée sur la recherche de l'omnipotence, le processus sublimatoire qui devait se limiter au traitement d'une part du pulsionnel – celle qu'il est impossible de satisfaire – puisse déborder sa mission et se révéler dangereux. Particulièrement, sa seconde étape, celle de la soumission à la dictature imagoïque, religieuse et/ou militaire, qui vise la destruction de l'étranger ou du différent pris pour responsable des misères traversées. Serait-il possible de s'opposer à ce risque au moyen d'une dictature de la raison comme celle évoquée dans *Pourquoi la guerre* (Freud 1933b/1995) ? Mais comment y parvenir ? Même au plan individuel, si l'on se reporte à *L'analyse avec fin et sans fin*, Freud (1937c/2010) ne partage pas l'optimisme ferenczien concernant les effets de la cure.

Reste peut-être la magie de l'art comme condition du travail de culture. Art et culture participeraient-ils au franchissement de la seconde étape, à la transformation de la haine en lien fraternel grâce à la sublimation de l'homosexualité ? Permettraient-ils de composer avec le roc biologique de la différence des sexes ? La masse pourrait-elle alors devenir peuple, se passer des tyrans, tolérer l'épreuve de vérité, accepter de chercher, donner une éthique à la science et laisser l'individu libre d'aimer ? Le rire, les larmes, la peur, le jeu, la tendresse et l'humour sur fond de jouissance esthétique seraient-ils les signes d'une resexualisation sublimatoire réussie, ceux d'une représentation tragi-comique partagée du trauma ?

Mais ces considérations interrogent alors les conditions de la poursuite de la trajectoire sublimatoire. Comment devient-il possible de tolérer successivement la désillusion, la désidéalisée, la desidentification et l'impersonnalisation surmoïque, de passer de l'un à l'autre et de supporter ces franchissements ? Au plan du langage, ceux-ci seraient-ils nécessaires au passage de l'analogie associative au symbole ? Quel rôle alors donner aux objets et aux circonstances ?

Au cours de ce colloque, nous travaillerons les différentes facettes du processus sublimatoire tant au plan individuel que collectif et interrogerons les dangers auxquels il expose. Nous nous poserons en particulier la question de savoir si le travail psychanalytique, à son échelle, participe bien à cette mise en représentation et au travail de culture.

Références bibliographiques

- Freud S. (1933b [1932]/1995). Pourquoi la guerre ? Lettre de Freud à Einstein. *OCF.P*, XIX : 69-81. Paris, Puf.
 Freud S. (1937c/2010). Analyse finie et analyse infinie. *OCF.P*, XX : 13-55. Paris, Puf.

RFP 1/2024**Argument du thème : « L’hystérie, encore ? »**

Date limite des manuscrits : 01/07/2023

Calibrage : 30. 000 signes

Résumé : 1.000 signes

Michel PICCO

2 avenue des Belges, 13100 Aix en Provence – michel.picco0372@free.fr

Piotr KRZAKOWSKI

6 rue Sully, 78180 Montigny le Bretonneux – krzakowski.piotr@gmail.com

Thierry SCHMELTZ

40 boulevard Victor Hugo, 10000 Troyes – thierry.schmeltz@gmail.com

Une idée revient régulièrement dans les discussions, celle de la disparition de l’hystérie : aurait-elle été dépassée ou recouverte par les nouvelles psychopathologies liées à l’évolution de notre société ? Dès 1895, Freud lui consacre pourtant une étude approfondie (1895d [1893-1895]/2009) et ne cessera d’y revenir, enrichissant sa compréhension et son abord thérapeutique par la méthode analytique qu’elle contribuera à créer. Alors, suivrait-elle l’air du temps et les mouvements de son époque au point de rester insaisissable et difficile à circonscrire ?

L’hystérie a été décrite depuis l’antiquité avec déjà la perception d’une dimension sexuelle se traduisant par l’hypothèse d’une migration de l’utérus provoquant ses emblématiques états de crise et témoignant aujourd’hui encore d’un regard péjoratif porté sur les femmes. Jusqu’à la fin du XIXe siècle, l’hystérie reste une affection essentiellement neurologique. Charcot va lui donner des lettres de noblesse en soutenant l’origine traumatique de ses symptômes, l’importance de la question sexuelle dans son étiologie et sa répartition dans les deux sexes, impulsant l’idée que c’est aussi une maladie psychologique, ce dont vont se saisir Janet et Freud à sa suite. Freud et Breuer vont faire de l’hystérie traumatique de Charcot le paradigme de l’hystérie en distinguant différents types en fonction de leur étiologie. C’est la naissance de la psychanalyse : si « l’hystérique souffre de réminiscences », ce sont les idées de trauma, d’après-coup et d’élaboration psychique qui se dégagent progressivement ; et quand Anna O. qualifie son travail de « talking cure » et que Emmy Von N. impose à Freud de se taire, ce sont les premiers éléments du dispositif analytique, dont la règle fondamentale, qui se mettent en place.

Par la suite Freud va mettre l’accent sur la défense psychique, en fonction du destin de l’affect. Dès lors seront différenciées l’hystérie de conversion, dans laquelle la libido est convertie en symptôme corporel à valeur symbolique, et l’hystérie d’angoisse, dans laquelle l’affect d’angoisse est détaché d’une représentation et déplacé sur une autre constituant ainsi une phobie. C’est à partir de 1897 que Freud dit ne plus croire à sa neurotica, c’est-à-dire à la séduction d’un enfant par un adulte comme cause principale de l’hystérie. Freud met alors l’accent sur l’activité fantasmatique et théorise que toute maladie d’origine psychique est de nature sexuelle et traumatique. Peut-on en déduire que la psychanalyse n’est au départ qu’une théorie de l’hystérie ? Que le cadre analytique, avec son obligation de parole couchée, est une transposition sur le divan de la phase terminale de la grande crise de Charcot dite « verbale » (Lepastier et coll., 2006) ?

Si à l’origine les liens entre psychanalyse et hystérie sont étroits, au fil du temps plusieurs mouvements semblent avoir convergé pour éloigner l’hystérie de notre horizon. À la mort de

Charcot, son élève Babinski accomplit un premier démembrement de l'hystérie délimitant avec précision ce que l'hystérie n'est pas, en référence au modèle anatomoclinique, sans pourtant parvenir à en donner une définition. Peut-on en rapprocher une autre trajectoire, celle du DSM, qui, bien plus tard et dans d'autres contextes, au fil de ses éditions successives, a conduit à la décomposition de l'hystérie en symptômes pour la faire disparaître de la nosographie psychiatrique en tant qu'entité clinique et revenir à la situation de la fin du XIXe siècle ?

Nous pouvons aussi nous demander si, à partir des années 1950, l'intérêt des psychanalystes pour les états dits « limites » n'aurait pas participé à envisager différemment l'hystérie, voire à en déformer sa signification initiale, conduisant certains psychanalystes à privilégier des théorisations basées sur les idées de « primitif » et de « préœdipien » : c'est ainsi que se serait opérée une déssexualisation du langage et de la pensée psychanalytiques jusqu'au refoulement du mot « hystérie » (Bollas, 2000/2017). L'émergence des théorisations sur les états limites serait-elle alors un après-coup de l'effraction de la psychosexualité liée au concept d'hystérie ?

Entité protéiforme, l'hystérie semble souvent avoir été cernée par la description de ce qu'elle n'est pas plutôt que par ce qu'elle est. Ainsi la démarche de Freud fait surgir, en contrechamp de l'hystérie, la névrose d'angoisse, la névrose de contrainte, la mélancolie ou la paranoïa. Cependant, certaines distinctions restent plus floues. L'hystérie serait-elle une forme particulière d'état limite ? Existe-t-il un continuum entre ces deux entités ? À étudier le « chiasme » entre le fonctionnement hystérique et celui des cas non névrotiques, s'il existe certes des différences, notamment plus d'érotisation que de destructivité chez les hystériques, les diverses structures non névrotiques seraient autant de modalités cliniques de décompensation de l'hystérie et inversement (Green, 2000/2006).

Freud fait aussi du symptôme de conversion le marqueur d'une limite à ce que l'hystérie n'est pas : « la complaisance somatique [...] procure au processus psychique inconscient une issue dans le corporel. Là où ce facteur ne joue pas, cet état n'est plus un symptôme hystérique » (Freud, 1905e [1901]/2006, p. 29). Cette dimension symbolique du symptôme hystérique a permis bien plus tard de désigner une mentalisation moins efficiente. C'est ainsi que la symptomatologie de Dora, associant symptômes hystériques et psychosomatiques, montre la proximité et les intrications de ces deux registres (Marty et coll., 1968). Dans la traversée qui conduit de l'excitation au psychique, l'hystérie de conversion ne constituerait-elle qu'une étape intermédiaire ?

En effet, dans l'hystérie, existerait un défaut d'élaboration psychique qui a pu en faire parler comme « d'une maladie de la représentation ». Le risque ne serait-il pas, dans le contretransfert, que ce défaut de représentation ne conduise l'analyste à méconnaître la problématique hystérique ? Et l'on se souviendra aussi de l'impuissance à laquelle l'hystérique a pu confronter le corps médical, participant souvent de son violent rejet. Le cadre analytique, avec ses règles d'abstinence et notamment sa méfiance envers la suggestion, est-il alors une mesure défensive contre l'hystérie ?

La question de sa disparition pourrait être inscrite au sein même de la psyché de l'hystérique. Son refus, voire son dégoût de la sexualité, contraste avec la propension de l'hystérique à la dramatisation, à la séduction et à l'érotisation permanente de toute relation sous son aspect de « belle indifférence ». Cette problématique sexuelle est-elle là pour tenter de nier une problématique dépressive pouvant s'actualiser autrement dans une hallucinose proche du délire (Jeanneau, 1985) ? Ou traduit-elle un défaut d'après-coup à la sexualité infantile qui n'a pu conduire à la sexualité adulte (Schaeffer, 1986) ? Tout comme l'hystérique exhibe le sexuel génital qui lui fait tant défaut, l'exhibition du symptôme de conversion ancré dans le culturel n'est-il pas le témoin d'une inscription qui ne peut se faire au niveau du psy-

chique, une menace d'effacement (Chervet, 2009), dont ses classiques troubles de la mémoire en sont peut-être l'indice où déjà une tentative de représentation ?

Cette tendance à disparaître de l'hystérie en tant qu'entité clinique pourrait aussi se comprendre en ce qu'elle correspondrait à une forme de normalité de l'organisation de base du psychisme humain. Pour Freud déjà, toute névrose se construit sur une base d'hystérie (1896b), et la signification bisexuelle des symptômes hystériques est une confirmation de la prédisposition supposée bisexuelle de l'être humain (1908a). La notion d'hystérie primaire (Braunschweig et Fain, 1975) suppose aussi l'universalité de la référence hystérique dans le fonctionnement mental le plus organisé. De même, si Lacan montre que le désir chez l'hystérique se constitue par identification au désir insatisfait d'un autre, il en fait par la suite l'essence même du désir. Chez l'enfant, la névrose serait aussi à l'image de l'hystérie, labile, et en constituant le socle (Lebovici, 1980), alors que l'hystérie pourrait être comprise comme « le paradigme de la pulsion sexuelle en acte » (Green, 1995, p. 238).

L'hystérie apparaît donc aux limites entre névrose et psychose, entre normal et pathologique, au point de se demander si elle a une existence réelle. Devrions-nous alors distinguer une « hystérie substantivée », celle des nosographies, incertaine, d'une « hystérie adjectivée », celle qui qualifie problématiques, symptômes et mécanismes psychiques plus difficilement réfutables (De Mijolla, 1986) ? À moins que la question de sa réalité ne se soit posée en raison d'un glissement progressif d'une psychanalyse des structures à une psychanalyse des processus tenant compte de l'hétérogénéité des organisations psychiques ? Enfin l'exclusion de l'hystérie du champ de la nosographie a-t-elle eu pour conséquence une libération de la psychanalyse de la pensée médicale ?

Si l'hystérie n'a pas disparu, en quoi s'est-elle convertie ? L'hystérie de conversion, comme de tout temps, essaie probablement de se dissimuler et de se montrer aujourd'hui derrière les problématiques « à la mode », telles que les troubles de l'identité, les formes longues de maladies, dont certaines psychiques comme la dépression. Son domaine de prédilection resterait tout de même le champ de la médecine où la fréquence de l'hystérie de conversion n'aurait nullement diminué notamment dans les services de neurologie et de rhumatologie. La conversion serait aussi une forme d'expression fréquente des problématiques adolescentes.

La prétendue disparition de l'hystérie doit-elle alors être comprise comme l'expression d'un vœu plutôt que d'une constatation scientifique comme le propose Lepastier (2009) ? S'agit-il d'une vengeance des hommes depuis qu'ils ont appris que c'est le féminin dans les deux sexes qui est en souffrance dans l'hystérie et qu'à ce titre ils ne sont pas épargnés ? Ou serait-ce le vœu contre-transférentiel auquel nous soumet tout hystérique en nous demandant d'accomplir le refoulement dont il n'est pas capable ? Et si l'histoire de la psychanalyse et de sa méthode commence avec Freud au chevet des patientes hystériques, doit-on comprendre l'idée de cette disparition comme l'indice d'une confrontation entre des modèles difficilement conciliables dans le champ théorico-clinique ou d'une résistance à l'intérieur même de la psychanalyse ?

Références bibliographiques

- Bollas C. (2000/2017). *Hystérie*. Paris, Ithaque.
- Braunschweig D., Fain M. (1975). *La nuit, le jour : essai psychanalytique sur le fonctionnement mental*. Paris, Puf.
- Chervet B. (2009) : L'après-coup ; la tentative d'inscrire ce qui tend à disparaître. *Rev Fr Psychanal* 73(5) : 1361-1441.
- De Mijolla A. (1986) Du prudent usage des notions d' « hystérie » et d'« hystériques » en psychanalyse. *Rev Fr Psychanal* 50(3) : 891-904.
- Freud S. (1895d [1893-1895]/2009). Études sur l'hystérie. *OCF.P*, II : 9-332. Paris, Puf.
- Freud S. (1905e [1901]/2006). Fragments d'une analyse d'hystérie (Dora). *OCF.P*, VIII : 177-186. Paris, Puf.

- Freud S. (1908a/2007). Les fantasmes hystériques et leur relation à la bisexualité. *OCF.P*, VI : 183-301. Paris, Puf.
- Green A. (2000/2006). Hystérie et états limites : chiasme, Nouvelles perspectives. Dans A. Le Guen, A. Anargyros, C. Janin (dir.). *Hystérie* : 139-162. Paris, Puf.
- Green A. (1995). *Propédeutique*. Seyssel, Champ Vallon.
- Jeanneau A. (1985). L'hystérie : unité et diversité. *Rev Fr Psychanal* 49(1) : 107-326.
- Lebovici S. (1980). L'expérience du psychanalyste chez l'enfant et chez l'adulte devant le modèle de la névrose infantile et de la névrose de transfert. *Rev Fr Psychanal* 44 (5-6) : 733-857.
- Lepastier S. (2009). Le paradigme hystérique. *Les cahiers de l'ED* 139 : 49-16.
- Lepastier S., Allilaire J.-F. (2006). Pour une réévaluation de la grande hystérie de Charcot et Richer. *Ann Méd Psychol* 164 : 51-57.
- Marty P., Fain M., De M'Uzan M., David C. (1968). Le cas Dora et le point de vue psychosomatique. *Rev Fr Psychanal* 32 (4) : 679-714.
- Schaeffer J. (1986). Le rubis a horreur du rouge : relation et contre-investissement hystérique. *Rev Fr Psychanal* 50(3) : 923-944.

RFP 2/2024

Argument du thème : « Incertitude(s) et Conviction(s) »

Date limite des manuscrits : 01/09/2023

Calibrage : 30. 000 signes

Résumé : 1.000 signes

Klio BOURNOVA*, Jean-François GOUIN**et Monique SELZ***

Klio Bournova – 4, quai Docteur Gailleton 69002 Lyon – k.bournova@gmail.com

Jean-François Gouin – 80, quai Jacques Bourgoin 91100 Corbeil-Essonnes – jfgouin49@gmail.com

Monique Selz – 21, rue Castagnary 75015 Paris – monique.selz@gmail.com

Si les « masses n'ont pas soif de vérité »⁴ la démarche de Freud, comme de tout scientifique, serait celle d'une recherche de vérité visant la formulation d'hypothèses et la construction de nouvelles certitudes.

L'effet de l'introduction du concept de l'Inconscient dynamique et de la pulsionnalité constamment à l'œuvre dans l'ensemble psyché/soma a été souvent comparé au bouleversement suscité par la découverte de la relativité par Einstein, au renversement de perspective opéré par Copernic, aux découvertes mettant en crise les certitudes antérieures.

Dans le domaine de la physique, science qui avait tant inspiré Freud, comme Herbart avant lui ou Wundt ensuite, le *principe d'incertitude* est découvert et calculé mathématiquement par Heisenberg en 1927. Il démontre que, si l'on cherche à préciser la position d'une particule à un instant précis on commet une erreur croissante sur sa quantité de mouvement, si l'on veut déterminer son énergie plus précisément, il faut opérer sur des temps de plus en plus longs. Le principe d'incertitude introduit ainsi une nouvelle compréhension du système étudié en tenant compte de sa complexité par son mouvement constant dans le temps.

Ce principe paraît particulièrement familier à la pensée et à la démarche psychanalytiques. L'inconnu de l'inconscient serait en quelque sorte notre principe d'incertitude qui bouleverse les conceptions antérieures de la psyché. Parallèlement, il figure l'incertitude à l'œuvre dans la rencontre analytique quand le mouvement constant des psychismes impliqués est pris en compte dans son déploiement, déterminé à la fois par la logique primaire et par l'imprévu.

Cette paradoxalité est inhérente au travail analytique. Nous partons pour un voyage incertain mais nous sommes convaincus de son utilité. « L'incertain est la première certitude de tout ce qui commence » (Astor 2020 P.17) « Exister pour quoi que ce soit, c'est construire ou organiser de l'assurance, là où il n'y en a encore aucune. » (Ibid.) Y aurait-il alors, dès le début, une nécessaire connaissance de l'incertain, sans lequel l'existence serait celle d'un « chevalier inexistant » (Calvino 1959) ?

Pourtant, pour chaque nouvel enfant cette connaissance ne peut survenir et se représenter qu'en négatif, dans le sillage de la construction des représentations d'attente, de celle de

4 « Les foules n'ont jamais eu soif de vérité » (Le Bon, 1895, p.47), cité par Freud (Freud, 1921c p.18)

* Psychanalyste, membre de la SPP et du GLPRA

** Psychanalyste, membre de la SPP

*** Psychanalyste, membre de l'APF

l'objet, ceci dans l'après-coup des expériences répétées au rythme des présences - absences de la mère, des satisfactions et frustrations, des différenciations successives. Ainsi, une forme de certitude, qui serait alors apparentée au sentiment de confiance, peut émerger grâce à l'expérience.

Winnicott complétera cette perspective avec le concept de l'aire d'illusion, une aire où l'incertitude des frontières entre je et l'autre est inhérente à l'émergence du jeu et de la créativité. C'est dans cette approche que se situent les théorisations successives de la séance comme un espace de rêve à deux, ou sous le signe de la capacité négative. Quand Bion découvre chez le poète Keats, dans une lettre de jeunesse, la notion de « capacité négative », il en intègre les mots que sans doute il portait déjà en lui : « Je veux dire la capacité négative, celle de l'homme quand il est capable de se trouver au milieu d'incertitudes, de Mystères, de doutes, sans irritation impatiente de parvenir à un fait et à la raison... jusqu'à ce qu'un schéma s'élabore » (Keats 1954 p.51-54). On reconnaît aisément, là, le « sans mémoire, sans désir et sans compréhension » dont Bion s'expliquera postérieurement plus précisément : « A chaque séance, le psychanalyste devrait tenter de se mettre dans l'état d'esprit qui serait le sien s'il n'avait jamais vu son patient auparavant. S'il en est autrement, il est en train de se tromper de patient » (Bion 1989 p. 1450). Il affirmera ensuite qu'avec cette méthode, les interprétations gagnent en force et en « conviction ». Quel serait-alors le lien entre cette mise en négatif de la certitude et la potentialité d'interprétations ayant davantage de force de conviction ?

Ces certitudes de l'analyste ne seraient-elles pas, dans ce cas, considérées comme l'expression de son attachement à une continuité du connu et à la prévalence défensive du recours aux processus secondaires saturant alors son ouverture psychique à l'étrangement inquiétant que l'incertitude convoque ?

Ainsi, la capacité d'accueillir l'incertitude, l'inconnu, l'étrangeté, suppose une forme de *certitude* aux fondements de la vie psychique dans la relation à l'objet, à l'inscription de la filiation et au jugement d'attribution, à différencier de la *conviction*, notion dont l'usage révèle davantage sa parenté avec le besoin de croire et de partager éventuellement avec d'autres.

L'incertitude peut être la face émergée du symptôme issu du conflit psychique, comme l'angoisse et le doute de l'obsessionnel sur l'acte qu'il aurait commis ou qu'il redoute de commettre, dans la répétition compulsive des vérifications dans la réalité matérielle quand la certitude inconsciente de l'agression commise psychiquement risque de déborder le sujet. Elle est inhérente à toutes les périodes de crises intrapsychiques ou intersubjectives : incertitude de l'adolescence, de l'amour ou de la fiabilité de l'autre, des autres.

Quand l'incertitude est par contre synonyme d'angoisses majeures comme celles du doute d'exister ou d'avoir des limites protectrices, de la défaillance de jugement et du sentiment de réalité, de la confusion identitaire, elle devient souffrance intolérable et c'est alors que le recours à la conviction, parfois délirante, peut servir de rempart pour clore, repousser les questions qui taraudent le sujet et geler le processus psychique du libre jeu de sa vie fantasmatique.

Telle patiente décrit après-coup son vécu d'avant l'analyse : « l'angoisse était telle sur ce que j'allais choisir et ce que j'allais devenir il y a quelques années que j'étais le profil idéal pour tomber dans une secte, avoir un gourou... je ne serais plus moi-même mais je voulais tellement être vite soulagée de l'incertitude... »

Ainsi, la recherche de certitudes devient centrale dans les situations de désorganisation transitoire comme au décours des tournants critiques de la vie et de remaniements psychiques.

Le risque de la suggestion, tant recherchée par le besoin de trouver ou retrouver un lien de séduction narcissique par l'infans et de s'y soumettre, a été une préoccupation constante chez Freud, motif de son rejet de l'hypnose et source de l'élaboration théorique de l'analyse du transfert et de l'interprétation.

Le modèle de la remémoration montrant ses limites dans les cas de symbolisation secondaires défailtantes c'est avec « Constructions en analyse » vers la fin de son œuvre que Freud met au travail la notion de *conviction comme une forme de mise en scène psychique transformatrice*. (Biro, 2018), comme un autre modèle thérapeutique.

La conviction apparaît issue du travail de liaison entre les souvenirs épars du patient et la construction de l'analyste, elle émerge dans l'espace de la séance en tant que *sentiment de réalité effective*. Ceci soulève la question de l'investissement hallucinatoire dont la conviction serait alors chargée comme de la forme et de la charge transférentielle en jeu.

Conviction est-elle croyance ? Freud les différencie en ce que, dit-il, la conviction se « tire » de quelque chose, d'un agent, d'un autre, tandis que la croyance se « place » dans quelque chose. L'autre peut être interne : réalité psychique, fantasme, délire... ou externe : dans l'expérience, la confrontation ou l'échange. Du rêve et de sa régression hallucinatoire, la conviction affermit sa force de persuasion, mais que penser du surinvestissement de certaines pensées, de leur répétition éventuelle ? La conviction, si elle est soumise à la seule réalité inconsciente ne court-elle pas le danger de l'aliénation du jugement ?

On ne peut dire la pratique analytique sans recourir à la conviction du fait même de son caractère intime : allers et retours, temps long, dépendance, affrontement aux résistances, amour et haine, aventure, révélations, richesse d'être deux, associativité, langage et surtout comment dire autrement l'expérience du transfert ? « Ce que le patient a vécu sous les formes du transfert, il ne l'oubliera plus et cela a pour lui une forme plus convaincante que tout ce qui a été acquis d'une autre manière » écrit Freud (Freud 1940 p.270). Mais il précise que la conviction « s'obtient » auprès du patient seulement si elle est reliée à « un certain morceau de sa vie oubliée » (Freud 1920 p.288-289). Il montre ainsi la relation étroite de la conviction avec le souvenir, qui prend alors valeur de « vérité historique ».

Mais qu'en est-il des impasses, de l'analyse infinie ou de la réaction thérapeutique négative ? Il est des cures où la destructivité mord sur la vie et le sexuel infantile. Alors la conviction prend le tour tragique du destin. C'était écrit, c'est inexorable, je suis à la merci d'un trauma immobile. La conviction alors se désespère-t-elle ou permet-elle de déplacer des montagnes, quand elle persuade qu'un conflit psychique reste à découvrir derrière une répétition insistante ? Surinvestir la conviction ne peut-il pas, parfois, ignorer nos limites et ne gagnons-nous pas à modifier plus modestement nos ambitions ? Espérer moins certes, mais espérer tout de même quand la psychose ou le délire nous découragent, nous engloutent dans une déliaison accablante.

Notre capacité d'invention doit sans doute, pour rester intacte, rester à l'ombre de l'incertitude, et la répétition, si elle n'apporte ni souvenir ni construction, agit néanmoins quelque chose de la préhistoire du sujet. L'incertitude doit rester, apporter cette part de jeu sans laquelle nous risquerions d'infliger à nos analysants des récits révélés et stériles. « La conviction n'est forte qu'à la mesure de son possible abandon » (Beetschen, 2015 p.27).

Il faut du temps pour mesurer l'effet d'une construction et d'une conviction obtenue. Un allègement des propos, une richesse des rêves et des associations consécutifs à « un travail d'usure par la perlaboration » (ibid p.56.). La charge d'investissement pesant moins, le jeu montre des signes de libération et l'incertitude peut être acceptée : Conséquence de l'ambiguïté inévitable et salutaire de la transmission d'un inconnaissable pourtant partagé.

Le 6 décembre 1906, Freud écrivait à Jung : « Mais je suis constamment resté convaincu de ma faillibilité, et j'ai retourné la matière un nombre indéterminé de fois, pour ne pas me figer dans une opinion » (p.51).

Entre construction de convictions et émergences de nouvelles incertitudes, la citation freudienne nous apparaît comme une belle invitation pour une pensée psychanalytique toujours en mouvement.

Références bibliographiques

- Astor M. (2020) *La passion de l'incertitude*. Paris, Éditions de l'observatoire
- Birost É. (2018) Remémoration, construction et conviction, de l'hallucinoire à la réalité effective, *Revue Française de Psychanalyse* t. LXXXII, n°5, p.1609-1614, Paris, Puf.
- Beetschen A., (2015) Un accomplissement dans la pensée, *Annuel de l'APF*.
- Bion W.R., (1989) Notes sur la mémoire et le désir, *Revue française de psychanalyse* LIII n°5, pp 1449-1451 Paris Puf.
- Calvino I. (1959/2019) *Le chevalier inexistant*. Paris. Folio. Gallimard.
- Freud S. (1920g/1996). Au-delà du principe de plaisir. *OCF.P*, XV :273-338. Paris. Puf.
- Freud S. (1921c/1991) Psychologie des masses et analyse du moi. *OCF.P*, XXVI :1-83, Paris, Puf
- Freud S. (1940a (1938) /2010). Abrégé de psychanalyse. *OCF.P*, XX :225-305, Paris, Puf
- Freud S. (1937d/2010). Constructions dans l'analyse. *OCF. P*, XX :57-73. Paris, Puf.
- Freud S. Jung C.G, (1975) *Correspondance*, t. I. Paris, Gallimard.
- Keats J. (1954). *Letters of John Keats*. Oxford University Press.